

mon séjour au milieu d'eux? J'ai hâte de les revoir et de leur dire : C'en est fait, je ne vous quitterai plus.

— Hans, interrogea avec une gravité pleine de tristesse le comte de Montbéliard, est-ce donc un adieu éternel que tu m'adresses?

— Peut-être, soupira le jeune guerrier.

— Ami, reprit Henri, tu ne m'as pas tout dit ; tu gardes un secret au fond de ton coeur. C'est mal agir envers moi.

— Tu connais tout ce que je puis révéler à un autre moi-même. Je le répète, il me tarde de revoir les lieux où je suis né, les vertes forêts de la Saxe, le visage vénérable de mon vieux père, ceux de ma mère, de mes soeurs chéries.

— Puisque tu ne veux rien dire, je parlerai pour toi. Je te connais, Hans. Tu trouves la vie solitaire, il te faudrait une compagne.

L'écuyer parut troublé de la tournure que prenait l'entretien, mais il garda le silence.

— As-tu déjà fixé ton choix? continua le comte en arrêtant sur son ami son regard perçant.

— Je ne sais. Mais à quoi bon traiter ce sujet? dit Greitz, comme en se parlant à lui-même.

— Je le vois, ajouta Henri, j'ai mis le doigt sur la blessure de ton coeur. Hans, j'ai presque deviné; avoue la vérité, ne me cache rien.

— Hélas! répondit l'écuyer, nous caressons souvent des espérances irréalisables, qui s'enfuyaient ensuite dans la région des rêves.

— Tiens, je connais tout, s'écria le comte en prenant vivement la main de Hans: je connais une noble jeune fille, digne de toi, j'en suis sûr! Consentiras-tu à l'épouser?

— De qui paries-tu? demanda l'écuyer en tressaillant.